



Ludivine Ribeiro est née à Genève d'une mère allemande et d'un père indien. «J'ai longtemps ressenti une immense absence de racines», dit-elle. Yvain Genevay

# Ludivine Ribeiro à sa mère

**LITTÉRATURE** La journaliste et écrivaine genevoise rend un hommage vibrant à sa mère décédée il y a dix ans. Récit de deuil, «Ma mère en toutes choses» est surtout un livre de vie qui interroge les traces que laissent en nous les êtres aimés. Rencontre.

ISABELLE FALCONNIER

Beaucoup de mamans sont mortes en 2023. Des filles leur ont dit au revoir, des fils aussi. À l'approche de Noël, on se souvient. Celle de Ludivine Ribeiro se prénomme Erika, mais tout le monde l'appelle Heidi. Elle a grandi en Bavière, près des forêts qu'elle aimait à la folie. Elle était blonde aux yeux clairs, rêvait de partir loin, de découvrir le monde. Ce qu'elle a fait en tombant amoureuse, à Genève, où elle était venue apprendre le français, d'un fonctionnaire du Bureau international du travail né à Goa, en Inde. Erika est morte en 2013. Ludivine Ribeiro a cru qu'elle n'y survivrait pas, tant elles entretenaient une relation fusionnelle. «Nous nous parlions tout le temps. Je lui disais tout. Elle était ma meilleure amie, ma confidente. Lorsqu'elle est morte, je n'osais plus sortir. Soudain, j'avais 5 ans à nouveau. C'était terrifiant. J'avais le réflexe de l'appeler pour lui dire, «maman est morte», et qu'elle me console.»

Une relation fusionnelle née des deuils qu'elles traversent ensemble. D'abord, celui du petit frère de Ludivine, mort à 8 ans. «Ma mère a sombré durant de longs mois. Je me suis occupée de ma petite sœur de 5 ans comme une mère.» Puis la petite sœur meurt à son tour, à 20 ans, dans un accident de voiture. «Ma mère et moi nous sommes tenues debout l'une grâce à l'autre. Je ne pensais pas possible de vivre sans elle. Elle craignait aussi que je ne survive pas à sa mort.» Ludivine n'est pas devenue mère, par peur de perdre encore des enfants. «Pour moi, les enfants meurent! J'aurais été

une mère imp... tant plus que l... perdu deux en... mission d'arré

**Les objets et le**  
Mais Ludivine... Lorsqu'elle se... vider, elle s'y n... plomb». Mais... qu'elle redout... suis sentie apa... j'avais envie d... toucher, pour... temps dans l'a... commence à p... leur histoire. E... boîte, qui devi... quelles se met... mère en toute... terriblement a... venirs, des rec... quelques phot... des chats, des... Du parfum Gu... des disques de... dorées. C'est u... deuil, la résilie... liens familiaux... sion de vie et u... destin unique.

«J'ai lu beau... je trouvais lar... de vie, l'hôpita... pas cela. Je vo... deuil. Depuis l... compte que je... versel. Je craig... en pleurant. M... femmes me di... envie de profit... vivante! Et qu... mère, de la par...

Ludivine Rib... autres, et c'est... pas comme un... est par les robe... blanches à ma... n'ai pas le look... littéraires: les... des intellos, so... était journalis...

## En Iran, François-Henri Désérable fait le portrait d'une jeunesse

**TÉMOIGNAGE** Avec «L'usure d'un monde», l'écrivain nous plonge dans l'Iran des mollahs, de la répression, mais surtout de la bravoure d'une génération qui refuse de plier. Nous l'avons rencontré à Genève.

«L'Iran n'est pas un État de droit, Monsieur Désérable. Renoncez à votre voyage.» Lorsqu'il reçoit cet appel, François-Henri Désérable est déjà assis dans un avion Paris-Téhéran, et les conjurations de la cellule de crise du Ministère français des affaires étrangères se perdent dans les dernières consignes de l'équipage au décollage. Trop tard, et on est tenté de dire heureusement, car l'écrivain rapportera d'Iran un bijou de récit de voyage comme on n'en lit que trop rarement.

Désérable a arpenté le pays quarante jours, de Téhéran aux confins du Balouchistan. Qom la sacrée, Ispahan la belle, Chiraz et ses poètes. La route de Bam et le désert de Lout, jusqu'à Zahedan. Puis retour au nord, Tabriz, «si belle autrefois que les Mongols émerveillés n'osèrent la détruire», écrit Nicolas Bouvier. C'est dans les pas du Suisse que François-Henri Désérable mène son voyage, lui pour qui la lecture de «L'usure du monde» a été «une déflagra-

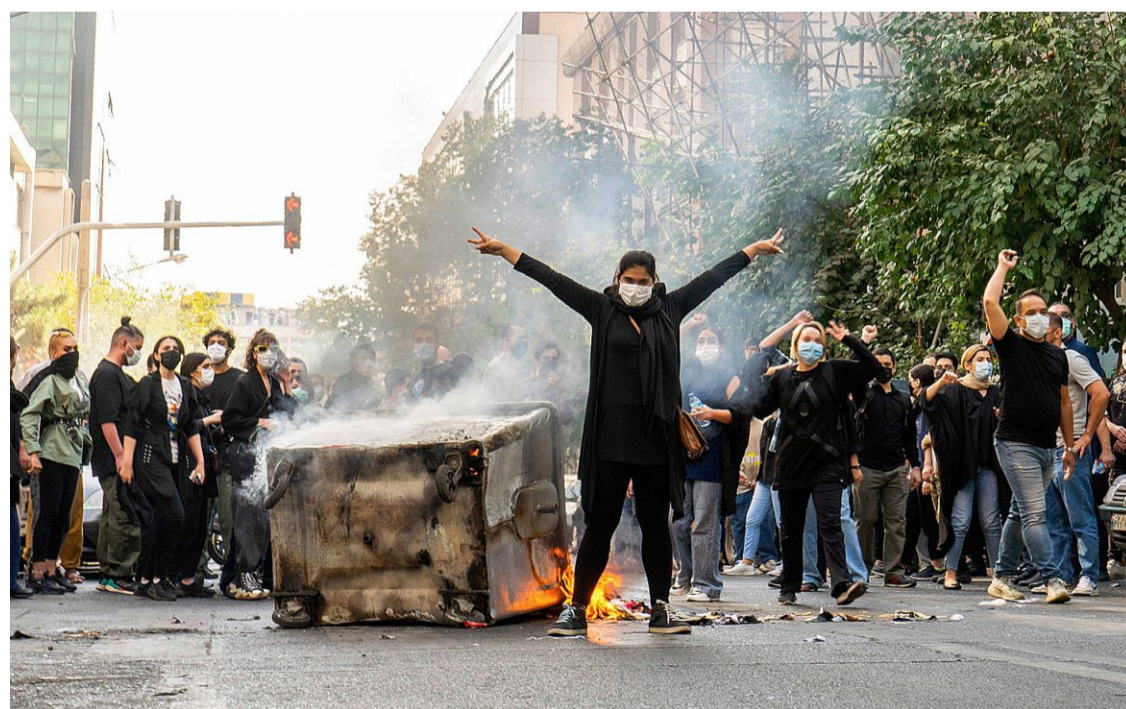
tion», comme il le confiait lors de son passage à la Société de lecture de Genève.

Septante ans séparent ces deux voyages, que le contexte politique réunit de manière étrange. Nicolas Bouvier et Thierry Vernet traversent un Iran secoué par l'éviction suite à un coup d'État du premier ministre Mohammad Mossadegh et la répression qui s'ensuit. Désérable débarque fin 2022, en pleine révolte du voile, déclenchée par la mort de la jeune Mahsa Amini. Là encore, la répression est à chaque coin de rue. Dès les premières pages, on découvre les *bassidji*, cette branche des gardiens de la révolution qui surveillent, contrôlent et arrêtent.

### La mort pour un feu de poubelle

«En Iran, on peut vous emprisonner pour n'importe quelle raison, raconte François-Henri Désérable. Parce qu'il a mis le feu à une poubelle lors d'une manifestation, un jeune homme a été condamné à mort pour inimitié à l'égard de Dieu. La plupart des jeunes que j'ai rencontrés et qui allaient manifester ne le disaient pas à leurs parents pour ne pas les inquiéter.»

Conscient de pouvoir se faire lui aussi arrêter arbitrairement - neuf Français croupissaient dans les geôles du régime à l'époque de son voyage - l'écrivain efface les photos de son téléphone, enregistre ses contacts sous des faux noms. Il évoque la censure mise en place et déjouée par les manifestants. «En



François-Henri Désérable a sillonné l'Iran à la fin de l'année 2022, pendant les révoltes qui se sont emparées du pays après la mort de la jeune Mahsa Amini. SAZAD/SIPA

Iran, la question la plus courante est: quel VPN utilisez-vous?»

Le courage de cette jeunesse qui affronte les mollahs est la colonne vertébrale du récit.

Il prend le visage de Firouzeh, rencontrée sur le mont Soffeh, à Ispahan, et qui a gravi la montagne pour pousser dans une vidéo le cri de guerre «Femme, vie, liberté» et la poster

# Ribeiro clame son amour disparue

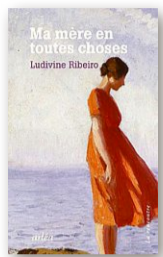
possible, surprotectrice.» D'au-  
la mère de sa mère a elle aussi  
enfants en bas âge. «C'était ma  
êter ce cycle terrible.»

## leur histoire

survive à la mort de sa maman.  
retrouve avec l'appartement à  
rend «avec des semelles de  
au lieu du sentiment de vide  
e, l'inverse se produit. «Je me  
saisée. Ses objets, ses habits:  
e tout laisser ainsi, sans rien  
pouvoir revenir de temps en  
ppartement.» Peu à peu, elle  
photographier des objets, noter  
elle dépose ces notes dans une  
ient une boîte à histoires, les-  
tent à former un livre. «Ma  
s choses» est un écrit hybride  
attachant. S'y mêlent des sou-  
nettes de cuisine, des listes,  
cos. Des chandeliers, des saris,  
robes et des glaces au citron.  
erlain, un pistolet à chantilly,  
e Dolly Parton, des ballerines  
ne subtile réflexion sur le  
ence, la transmission et les  
x. Et, surtout, une ode à la plu-  
un hommage à une femme au

coup de livres sur le sujet, que  
moyants, s'attardant sur la fin  
al, l'enterrement. Je ne voulais  
ulais parler d'amour, pas de  
la sortie du livre, je me rends  
touche quelque chose d'uni-  
gnais que les lecteurs viennent  
fais au contraire, beaucoup de  
sent que mon livre leur donne  
ter de leur mère tant qu'elle est  
el bonheur de faire revivre ma  
rtager avec les autres!»

deiro ne fait rien comme les  
un bonheur. Elle ne s'habille  
ne écrivaine, obsédée qu'elle  
es colorées et les blouses  
nches ballon et brodées. «Je  
! Je le vois dans les rencontres  
écrivains sont habillés comme  
obres et sombres.» Lorsqu'elle  
te spécialisée dans la mode et



## À LIRE

«Ma mère en toutes choses», Ludivine Ribeiro, Arléa, 244 p.

les tendances lifestyle, elle luttait contre les mannequins anorexiques et refusait de publier des publicités avec fourrure. Alors rédactrice en chef du magazine «Edelweiss», elle épouse le mouvement «Plutôt nue qu'en fourrure» et pose nue pour un éditorial, sans perdre un seul annonceur! «J'ai aussi arrêté les sujets sur les régimes et la chirurgie esthétique. Je ne comprends pas que les femmes acceptent encore cette dictature de l'apparence et du jeunisme.»

## «Un mélange de Bavière et de Goa»

Née à Genève, elle habite au Liban entre ses 7 et 11 ans, voyage chaque année en Inde dans sa famille paternelle. «Je suis un mélange de Bavière et de Goa, ce qui est parfois compliqué à vivre. Cela ouvre l'esprit, oui. Mais j'ai longtemps ressenti une immense absence de racines. Je n'ai pas aimé le Liban. Alors que je rêvais de rentrer en Suisse, le retour a été difficile. À la mort de ma mère, je me suis rendu compte que mes racines, c'était elle.»

De son père Oscar, descendant d'une famille indo-portugaise de Goa, elle a hérité une soif d'apprendre et un foisonnement culturel et mystique. «Chez moi, des madones côtoient des Ganesh dans un joyeux syncrétisme. Les ancêtres de mon père étaient des brahmanes, des lettrés. Mon père parlait huit langues. Et il a eu une première vie de grand reporter avant d'entrer au BIT.» À sa mère Erika, elle doit une immense force vitale, une grande volonté, un esprit farouchement féministe, et un rejet de l'Allemagne. «Enfant, elle a souffert de la faim pendant la guerre. Puis, en découvrant l'horreur de la Shoah, elle a eu honte d'être Allemande et a passé sa vie à lutter contre l'antisémitisme et l'injustice. Elle voulait faire des études mais seul son frère a eu ce droit. Elle ne voulait pas de la vie domestique à laquelle on la destinait. À la fin de sa vie, elle apprenait l'hébreu...»

Ludivine Ribeiro a toujours voulu écrire. C'est presque par accident qu'elle tombe dans le journalisme, à la sortie d'études de lettres à Genève, dont une licence de russe. «Radio TV Je vois tout» créait des pages féminines, j'ai postulé. Puis tout s'est enchaîné, «Vogue», «Femmes d'aujourd'hui»,

«Femina», «Le Nouveau Quotidien», «Cosmopolitan»... Paradoxalement, ce domaine permet d'être libre et créatif dans l'écriture. Et la mode est tout sauf futile. Ça en dit tellement plus que les apparences ne le laissent croire!»

En 2014, elle lâche tout pour écrire un premier roman. «Le même ciel» paraît en 2016 chez Lattès. Il y a la mer, l'adolescence, une disparition et un personnage qui ressemble à sa sœur disparue. «Je me suis souvenue que ma mère m'avait dit à la mort de ma sœur: «Tu as la chance de pouvoir écrire, écris!» C'était le moment ou jamais.»

## Les iris de mères en filles

Ludivine la divine habite Sézenove, dans la campagne genevoise, une maison bucolique avec son mari Luc. Devant sa maison, un massif d'iris gracieux qui sentent la prune. Lorsqu'elle quitte la maison familiale, sa mère déterre une touffe de ces fleurs pour qu'elle les plante chez elle. Un geste qui se transmet de mères en filles depuis son arrière-grand-mère. «Toutes ces femmes sont avec moi grâce à ces fleurs. C'est un sentiment fort.»

«Ma mère était ma meilleure amie, ma confidente. Lorsqu'elle est morte, je n'osais plus sortir. Soudain, j'avais 5 ans à nouveau. C'était terrifiant.»

Ludivine Ribeiro, écrivaine

Que reste-t-il de sa propre mère lorsqu'elle meurt? Durant toute l'écriture du livre, la question obsède Ludivine. Un jour, elle a la réponse. Elle est au volant de sa voiture lorsque, en voyant son bras, sa chair, elle comprend que ce qu'il reste de sa mère, c'est elle, Ludivine, sa fille. «C'était comme une illumination. Le bien le plus précieux de ma mère, c'est moi. C'est de moi que je dois prendre soin, désormais.»

# se en feu

sur Instagram. «Son téléphone n'avait plus de batterie et elle m'a demandé de l'enregistrer.» Le courage, ce sont ces «Mort au dictateur!» lancés dans la nuit de Téhéran et repris de fenêtre en fenêtre, par une voiture qui passe, un homme qui promène son chien. Le fameux «écho de Téhéran». Ou encore, ces manifestations spontanées et éphémères avant l'arrivée de la police. Cette dame qui achète des fers à repasser au bazar de Téhéran et les laisse tomber de sa fenêtre sur les policiers qui poursuivent un manifestant.

Mais l'usure de ce monde-là, c'est aussi celle de la peur. Pas celle de mourir, mais celle d'être emprisonné, battu, violé. De perdre la raison, enfermé dans une cellule minuscule, avec un néon allumé nuit et jour. L'imagination des tortionnaires de la tristement célèbre prison d'Evin est sans limite. «Firouzeh apprenait des poèmes. Elle me disait que si elle était emprisonnée, privée de nourriture et de sommeil, tabassée, violée, on ne pourrait pas lui prendre ces vers qu'elle se réciterait en attendant la mort ou la liberté.» Asymétrie totale entre un peuple qui n'a que sa voix et ses jambes et un régime qui pratique des pendaisons à l'aube.

## Un peuple accueillant et ouvert

Ce peuple accueillant, ouvert et curieux, fier de son héritage et qui cultive la poésie comme nul autre, a séduit François-Henri Désérable. «Je crois que pour eux la république isla-



Rebecca Bowring

«Le plus souvent, on me demandait pourquoi j'étais là, pourquoi l'Iran.»

François-Henri Désérable, écrivain

mique est une parenthèse dans leur histoire.» Il évoque cette jeunesse tournée vers l'Occident qui apprend l'anglais en regardant «Friends», ces soldats à un check-point qui lui demandent s'il connaît Kylian Mbappé. Mais aussi leur étonnement de croiser un étranger dans un pays qui ne fait plus rêver. «Le plus souvent, on me demandait pourquoi j'étais là, pourquoi l'Iran.»

Le voyage s'arrête à Saqqez, au Kurdistan iranien, où l'auteur se fait arrêter par les Gardiens de la Révolution. Il est sommé de quitter le pays sous trois jours et a rejoint à la sortie de son livre la liste des *persona non grata* en Iran. Alors qu'on le quitte, on est bien sûr tenté de lui demander comment ce voyage l'a fait ou défait, comme aimait à écrire Bouvier. François-Henri Désérable réfléchit, évoque à nouveau cette jeune fille à ses côtés qui criait «Mort au dictateur!» dans les rues sombres de Téhéran, et son imperceptible pas de côté. «J'ai appris lors de ce voyage à quel point mes réserves de courage étaient limitées.» Mais n'aurions-nous pas tous réagi comme lui? VIRGINIE LENK



## À LIRE

«L'usure d'un monde», François-Henri Désérable, Gallimard, 160 p.

## Passage du livre



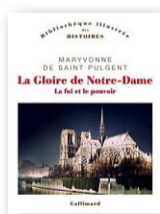
Michel Audétat  
Journaliste

## Notre-Dame de Paris, une histoire de foi et de pouvoir

Au soir du 15 avril 2019, quand les premières images de Notre-Dame en feu se sont mises à circuler, l'émotion a été immédiatement planétaire. L'évidence s'est imposée dans ce crépuscule en flammes: chargée de l'histoire de France, constitutive de son identité nationale, Notre-Dame de Paris était aussi Notre-Dame de l'humanité. Rescapée, «miraculée», ont dit certains, la dame de pierre vient de retrouver sa flèche et elle devrait être réouverte au culte et au public en décembre 2024. D'ici là, on recommande la lecture du livre érudit, passionnant et magnifiquement illustré que lui consacre Maryvonne de Saint Pulgent, ancienne directrice du patrimoine au Ministère de la culture: «La gloire de Notre-Dame». L'édifice est de style gothique, mais son histoire est un roman.

Ce fut immédiatement une *success story*. Dès le début de sa construction, au XII<sup>e</sup> siècle, la cathédrale parisienne impressionna par sa taille, ses audaces et sa beauté, s'imposant vite à l'Europe chrétienne comme un modèle à suivre. Son histoire glorieuse ne faisait que commencer. Maryvonne de Saint Pulgent montre une gloire en constante métamorphose au fil du temps et des régimes. Berceau du gallicanisme sous Philippe le Bel, Notre-Dame a été un «lieu de pouvoir» associé à la couronne, puis au Premier Empire (sacre de Napoléon Ier le 2 décembre 1804) et à la République qui a pris le pli d'y rendre ses hommages nationaux. Mais les arts ont aussi beaucoup contribué à son rayonnement. Grâce à Victor Hugo et à sa cathédrale de papier, Notre-Dame de Paris habite les imaginaires du monde entier.

Maryvonne de Saint Pulgent consacre des pages nuancées à Eugène Viollet-le-Duc, architecte et restaurateur de l'édifice entre 1845 et 1864. Mort et enterré à Lausanne, en 1879, ce «mal-aimé» a traîné longtemps une «légende noire». Sans doute en reste-t-il quelque chose dans le projet, contesté ces jours-ci, de remplacer par des œuvres contemporaines les vitraux qu'il avait conçus pour Notre-Dame.



## À LIRE

«La gloire de Notre-Dame - La foi et le pouvoir», Maryvonne de Saint Pulgent, Gallimard, Bibliothèque illustrée des histoires, 450 p.

## «L'archipel» a 50 ans

ANNIVERSAIRE Le 27 décembre 1973, «L'archipel du goulag» est publié en France, transmis en secret par Alexandre Soljenitsyne, qui en avait commencé la rédaction alors qu'il était emprisonné dans le camp de la Kolyma. Le livre est une déflagration. Le système des camps soviétiques y est clairement décrit pour la première fois, les témoignages des *zeks* (les anciens prisonniers) poignants de vérité, tout comme la difficulté à nourrir sa part d'humanité dans ces enfers. G.S.



## À LIRE

«L'archipel du goulag», Alexandre Soljenitsyne, Points, 920 p.